

gouvernement constitutionnel de la République avait eu un seul instant la pensée de reconnaître cette dette; mais comme il n'en était rien, et que jamais le Trésor mexicain ne paya un sou de cet emprunt, pas plus que des autres contractés sous Maximilien, il eût été plus naturel au gouvernement constitutionnel de se féliciter que le Mexique eût bénéficié de 96 à 97 millions, la perte des millions versés incombant tout entière aux souscripteurs, à ces 70 000 malheureux que M. Fould se réjouissait imprudemment d'avoir vu prendre la place des banquiers soumissionnaires.

Parmi ces souscripteurs, y eut-il des Mexicains? Bien peu s'il en faut croire le rapport officiel du commandant en chef: pas une souscription mexicaine ne fut enregistrée par le Trésor de notre armée, et, si l'on souscrivit chez les banquiers, ce fut en si petite quantité qu'on ne s'en aperçut pas.

En cette occasion c'était encore la France qui donnait son argent, comme elle donnait son sang. On peut dire qu'elle plaçait l'un et l'autre à fonds perdus.

CHAPITRE XIII

Les États-Unis. — Capitulation des généraux Lee et Johnston. — Prise de Richmond. — Le Maréchal établit deux grands commandements dans le Nord. — Les généraux Douay et de Castagny. — M. de Montholon, nommé à Washington, est remplacé par M. Dano. — Incident. — Hostilité de la Presse américaine. — Lettre du maréchal Randon. — Lettre de l'Impératrice Eugénie (3 mai 1865). — Mesures prises par le commandant en chef. — Correspondance de France. — Le maréchal Randon au maréchal Bazaine. — Lettre de Napoléon III (24 juin).

Le péril qui menaçait l'Europe, et que l'expédition du Mexique, dans la pensée de son promoteur, avait eu pour but de conjurer, était devenu, dès nos premiers pas sur le Nouveau-Monde, un péril pour l'empire de Maximilien. C'en était assurément le plus redoutable, et il était au fond de toutes les préoccupations qu'inspirait son œuvre à Napoléon III, et par contre coup à ses ministres et au commandant en chef du corps expéditionnaire.

La lenteur que les revers d'abord, que la mauvaise politique ensuite, imposèrent à l'établissement d'un ordre de choses stable au Mexique, avait permis aux

États-Unis de poursuivre impunément leur querelle intérieure. Aujourd'hui l'empire n'était pas consolidé, les dissidents luttèrent toujours, et des événements décisifs, mettant un terme aux embarras intimes des États-Unis, leur laissaient toute liberté de jeter au milieu des forces, ou plutôt des faiblesses qui se disputaient le Mexique, le poids de leur argent, de leurs secours en hommes et de leur influence morale.

Le Sud était définitivement vaincu : ses deux derniers chefs d'armée, les généraux Lee et Johnston, capitulaient, et Richmond était pris. Les armées victorieuses du Nord étaient à la disposition du gouvernement de Washington, qui pouvait les lancer au delà du Rio-Bravo.

Sans doute une telle résolution ne cadrerait ni avec les résolutions, ni avec les habitudes du cabinet américain. Sa prudente habileté ne recourrait point au procédé brutal d'une guerre déclarée contre la France, d'autant qu'il était d'autres moyens moins dangereux et plus sûrs d'arriver au résultat souhaité. Toutefois il suffisait que la chose devînt possible pour que le devoir fût de s'en préoccuper et de se prémunir contre toute tentative d'agression. Le gouvernement de Paris marqua ses craintes à cet égard, et envoya sur ce point des avertissements nombreux au maréchal Bazaine. Celui-ci ne les avait point attendus, et, ferme sur le terrain militaire, qu'il connaissait bien, il avait aussitôt concentré le gros de ses forces dans le Nord, et établi deux grands commandements, qu'il avait confiés à ses deux divisionnaires, le général

Douay (revenu au Mexique ainsi qu'on l'avait annoncé) et le général de Castagny.

Au premier, avait été remise la garde des départements de San-Luis-de-Potosi, Nuevo-Léon, Coahuila et Tamaulipas, avec chef-lieu à San-Luis-de-Potosi ; au second, celle de Durango, Zacatecas, Sinaloa, Chihuahua et Sonora, avec chef-lieu à Durango.

Le maréchal proposa à l'Empereur la création d'un troisième grand commandement pour les provinces du Sud, avec Morelia pour chef-lieu : le général de Thun devait en devenir titulaire.

Le commandant en chef ne se borna pas à ces premières mesures de précaution.

Le général Cortina, qui s'était rallié à l'empire et auquel imprudemment on avait laissé un commandement dans le Nord, tout près de Juarez et de Negrete, venait de faire une nouvelle volte-face. Cette défection avait permis à Negrete d'occuper Monterey et de menacer Matamoros. Le maréchal expédia immédiatement au secours de ce port un bataillon de la légion étrangère qui arriva à temps pour appuyer les troupes, restées fidèles, du brave Mejia.

D'autres inquiétudes subsistaient. Le Président des États du Sud, Jefferson Davis, le général sudiste Slaughter, pouvaient, dans l'espoir d'échapper aux Nordistes, franchir le Rio-Bravo-del-Norte et venir se réfugier sur le territoire mexicain. Qu'advierait-il alors, et quelle source de conflits pouvait naître de ces incidents ?

Plus soldat que diplomate, le maréchal Bazaine, en

présence de ces redoutables éventualités, jugea bon de recourir à l'expérience et aux conseils du ministre belge auprès de la cour de Mexico. Celui-ci ne se déroba point, et consentit à donner son avis avec autant de bonne grâce que de bonne humeur. La lettre était confidentielle, bien entendu, mais le temps écoulé depuis ces événements nous permet de la reproduire ici :

Pombaya, le 26 mai 1865.

Monsieur le Maréchal,

Depuis notre conversation, j'ai réfléchi, et il y a dans toute cette affaire des éventualités si sérieuses que je sens le besoin de mettre les points sur les i.

Que le passage du Rio-Bravo par les confédérés soit un bien ou un mal n'est pas à discuter. Le fait, s'il a lieu, arrivera comme une tuile, s'imposera de lui-même, et il s'agira d'en tirer le meilleur parti et d'en éviter les conséquences fâcheuses.

Je continue à croire, monsieur le maréchal, que des hostilités ouvertes des États-Unis sont peu probables; cependant dans l'état de surexcitation où ce pays se trouve, *il est fort important de ne pas fournir un cri aux passions populaires.* Il faudrait donc, dans le cas où le général Slaughter se présenterait avec son armée, et certainement avec un matériel considérable, il faudrait, dis-je, *un grand luxe de neutralité* et des déclarations de respect pour une nation voisine; tout en accordant un asile qui ne peut se refuser à des exilés, il faudrait immédiatement leur faire déposer les armes, — *que les États-Unis pourraient réclamer après avoir reconnu l'empire.*

D'après tous mes renseignements, les confédérés se prêteront de bonne grâce à toutes ces précautions.

Ce qui me paraît à craindre, monsieur le maréchal, c'est

une dernière résistance des débris du Sud dans le Texas, car le gouvernement fédéral y enverra sans doute et en très peu de temps une armée considérable, dont la présence sur la rentière de l'empire exercera une fatale influence et peut amener de déplorables complications. Je suis si pénétré de ce danger, que je me demande jusqu'à quel point il ne serait pas sage et prudent d'aller au devant des projets du général Slaughter, afin de dissiper par anticipation la tentative de résistance qu'il est dans la nature énergique et tenace de Jeff. Davis d'essayer encore avant d'abandonner le champ de bataille.

Le Nord licencie ses troupes et désarme. S'il peut continuer pendant six mois, il ne sera plus à craindre, car il suffira à peine à sa besogne intérieure. Mais, si on lui assigne un nouveau champ de bataille avant de s'être refroidi, avant d'être en lutte avec les inextricables difficultés de l'administration des états reconquis, il courra comme un seul homme et sans regarder derrière jusqu'au Rio-Bravo, et j'ignore s'il y aura à Washington assez de sagesse et d'autorité pour le maintenir sur la rive gauche.

J'ajouterais encore, monsieur le maréchal, que si Jeff. Davis arrive dans l'empire, en lui montrant tous les égards dus à son grand caractère, à une grande infortune, il faudrait *exceptionnellement et ostensiblement*, lui refuser l'asile, — en lui fournissant les meilleurs moyens d'aller en Europe, car malheureusement il ne peut être au Mexique qu'une provocation, qu'un centre de conspiration pour les États-Unis, donc compromettant et dangereux malgré lui-même.

Je n'ai pas la prétention de vous apprendre rien de neuf, mais vous avez, sur ce point délicat, désiré connaître mon opinion : il m'a paru prudent de l'énoncer avec précision.

Ces conseils étaient sages. Le maréchal s'en inspira pour proposer à Maximilien diverses mesures nécessaires au cas où les événements prévus se réaliseraient.

Mais, avant qu'une résolution définitive eût été prise, le danger se trouva écarté par la capture de Jefferson Davis, puis par la débandade des troupes confédérées.

Un incident toutefois suivit qui faillit tout compromettre.

Un colonel des confédérés, qui avait autrefois servi dans l'armée de Juarez, crut l'occasion bonne, au milieu du désordre qui accompagna la capitulation de Brownsville, pour faire passer aux dissidents quelque matériel d'artillerie, six canons et deux fourgons. Le général Slaughter, désireux de ne point favoriser Juarez, fit transporter ces pièces sur la rive mexicaine, où il les abandonna. Le général Mejia les recueillit, et les amena provisoirement à Matamoros.

Le maréchal, aussitôt informé, obtint de l'Empereur l'autorisation de les mettre immédiatement à la disposition du gouvernement des Etats-Unis. Bien leur en prit, car celui-ci s'était déjà adressé au cabinet de Paris.

M. de Montholon, qui venait d'être nommé à Washington et remplacé à Mexico par M. Dano, put heureusement répondre à ce sujet à l'ombrageuse susceptibilité de M. Sewart.

La conduite du maréchal fut hautement appréciée à Paris : on lui sut gré et des mesures prises par lui et de la confiance qu'il manifestait :

Je vois par vos dernières dépêches, lui écrivait le ministre de la Guerre (15 mai), que vous avez concentré vos troupes dans le Nord, et je ne puis qu'approuver en tous points ces mouvements. Vous allez vous trouver ainsi en mesure de

poursuivre vos opérations contre les débris des troupes de Juarez, contre l'ex-président lui-même, qu'il importe de chasser du territoire mexicain, afin d'abattre ce drapeau qui sert de ralliement aux dissidents, et aussi de faire face aux embarras que pourra produire la fin de la guerre entre les Fédéraux et les Confédérés.

Je suis satisfait que vous ne soyez pas autrement préoccupé des incidents que ces graves événements peuvent produire sur le Mexique. *Je dirai volontiers que nous en sommes plus émus en France que vous ne paraissez l'être vous-même ;* et cette situation d'esprit doit naturellement vous donner confiance que, quelque chose qui vous arrive, vous serez en mesure de dominer les événements.

Napoléon III se trouvait, à cette époque, en Algérie. Loin des nouvelles, il avait laissé à l'Impératrice-Régente le soin de correspondre, au besoin, avec le maréchal Bazaine. Elle lui écrivit donc le 31 mai :

Mon cher Maréchal,

On a envoyé votre lettre à l'Empereur, qui se trouve en Algérie, et, par une erreur dans les bureaux, je n'en ai pas pris connaissance, de façon que nous aurons l'air de jouer aux propos interrompus. Je me bornerai d'ailleurs à vous dire que les hommes libérables seront remplacés au fur et à mesure, afin que vous ne vous trouviez pas avec une diminution d'effectif.

Je crains que les nouvelles d'Amérique n'aient un peu effrayé l'Empereur et l'Impératrice du Mexique, peut-être même au delà des circonstances. Heureusement votre lettre nous a tous rassurés. *D'ailleurs nous recevons des assurances amicales de l'Amérique, dont il faut profiter sans oublier la prudence,* et je crois que le grand point est d'empêcher ce qui peut donner une proie à l'opinion et diriger les pas-

sions contre nous. Ce danger ne peut exister si on agit avec fermeté et avec soin sur les frontières.

Je profite de cette occasion pour vous faire mon compliment sur votre mariage; assurez la future maréchale que je serai charmée de la voir. En attendant, le courrier français vous portera un petit souvenir que je vous prie de lui donner en mon nom.

Croyez, mon cher Maréchal, à tous mes sentiments affectueux.

EUGÉNIE.

Le commandant en chef n'avait point, en effet, « oublié la prudence ». Il avait pris toutes les précautions nécessaires pour combattre les agressions qui pouvaient venir de la frontière nord. Il avait fait établir çà et là par le génie des réduits fortifiés, destinés à servir de retraites et d'abris aux troupes de partisans qu'il comptait opposer aux envahisseurs. Il avait été même jusqu'à faire sonder les principaux chefs des dissidents; et, à l'exception d'un petit nombre, ceux-ci lui avaient promis leur concours; du moins, le maréchal affirmait en avoir la certitude. La chose était fort possible, car les Américains avaient laissé au Mexique les plus tristes souvenirs de leur séjour pendant la guerre de 1849, et ils étaient détestés, surtout par les Indiens. Les dissidents voulaient bien leurs secours détournés pour se rendre indépendants, mais ils eussent redouté leur présence, un territoire occupé étant trop facilement pour eux un territoire annexé.

Que faisait pendant ce temps le gouvernement de Maximilien? Comme en toutes choses, le comman-

dant en chef donnait seul l'impulsion, seul prenait les décisions, seul préparait les opérations. La grande préoccupation de l'Empereur était de se faire bien voir des populations, et, pour y arriver, il croyait que le meilleur moyen était de se faire voir: de là, ces voyages, plus fréquents qu'il n'eût fallu. Aux acclamations des foules il répondait par des décrets; mais ni les unes ni les autres n'établissaient rien, ne consolidaient rien, dans un pays où tout était à faire.

Avec sa grande finesse, le ministre de la Guerre se rendait compte de cet état de choses, s'il n'en discernait pas bien les mille causes apparentes ou réelles:

Je ne vois pas que les affaires générales fassent de sensibles progrès au Mexique: cela tient-il aux événements qui se sont accomplis en Amérique, ou bien ce mouvement de résistance est-il dû à la situation même des partis, qui préfèrent un état permanent d'anarchie à la consolidation d'un gouvernement régulier? Quoi qu'il en soit, cette situation générale est loin de celle que nous devons espérer.

Tout est confus dans mon esprit, et je redoute de nouvelles complications du côté de la Sonora...

Les officiers de différents grades qui reviennent du Mexique sont unanimes pour rendre une éclatante justice à la confiance que vous inspirez; mais ils n'accusent pas la même quiétude d'esprit en ce qui concerne le gouvernement mexicain: ils formulent leur pensée en disant que le nombre des partisans de l'empire va plutôt en diminuant qu'en augmentant.

Je sais bien qu'il faut faire la part de cette disposition à la critique, malheureusement incarnée dans notre esprit militaire,

mais encore serais-je heureux de trouver quelques indications qui me permissent de combattre les dispositions dont je viens de faire mention.

Malheureusement la question financière ne s'améliore pas, et la dépréciation des fonds mexicains provenant du dernier emprunt n'est pas favorable.

Il faudra bien cependant sortir de cette impasse, car nous ne pouvons pas songer à éterniser notre occupation lointaine; vous aurez vu, par les journaux, les récriminations soulevées dans la Chambre et dans la Presse sur la question mexicaine... (15 juin).

Le maréchal Bazaine, dans son rapport du 10 mai, répondait par avance à quelques-unes des questions que se posait le ministre de la Guerre.

Quant à Napoléon III, il était revenu d'Algérie le 24 juin, et il avait repris sa correspondance particulière :

Mon cher Maréchal,

Je ne vous ai pas écrit depuis longtemps parce que mon voyage en Algérie m'en a empêché. Je n'avais d'ailleurs rien à vous dire de très important, si ce n'est à vous féliciter de votre mariage, qui, j'espère, vous rendra heureux.

Je donne cette lettre au colonel Lafont, ancien lieutenant-colonel de la gendarmerie impériale. C'est un brave homme qui connaît bien son métier et qui pourrait être utile à l'Empereur Maximilien; je vous prie de le recommander pour une place dans la gendarmerie mexicaine.

Recevez, mon cher maréchal, l'assurance de ma sincère amitié.

NAPOLÉON.

Que signifiait cette lettre, en apparence insigni-

fiante et d'un ton assez mélancolique? Napoléon III, commençait-il à se décourager de toujours répéter les mêmes choses, de n'avoir que de vagues conseils à donner comme de vagues espérances à recevoir?